

Philippe Jaccottet

Homère, *L'Odyssée*, trad. par P. Jaccottet, Paris, Éd. La Découverte, 1982.

Extrait de la Postface : p. 408-410 ; Note sur la traduction : 411

POSTFACE

[Extrait]

Comment pouvais-je, dès lors, ne pas tenir pour un contresens perpétuel toute traduction d'Homère qui ne fût pas en vers? Quel sens auraient encore gardé ces formules, ces épithètes, ces répétitions, si elles n'obéissaient pas, en français comme en grec, à une métrique plus ou moins régulière? Sur ce point du moins, je suis heureux de pouvoir m'appuyer non sur des poètes, mais sur un érudit, M. Autran, qui écrit : « Chose curieuse, ce style, si caractéristique, essentiel, même, au point qu'y renoncer, c'est renoncer à la poésie épique elle-même, semble avoir été systématiquement ignoré des meilleurs traducteurs. Dans aucun pays, aucune version d'Homère n'en porte trace. L'on croirait, à les lire, qu'il s'agit là d'un texte comme un autre. C'est un grand tort... L'on alléguera, naturellement, que ce qui est tolérable, voire admirable, en grec n'est même pas supportable en français, anglais, italien ou allemand; que le lecteur serait rebuté par ces tournures sempiternelles; que ce serait nuire à Homère en lui retirant ses derniers lecteurs ; qu'une telle traduction serait invendable... » Comment pourrait-on, en effet, adapter Homère? Si l'on supprime le vers, sous prétexte que nous ne pouvons plus lire, aujourd'hui, douze mille vers d'affilée, si l'on élimine ne fût-ce qu'une partie des formules parce que leur monotonie ne correspond plus à notre goût, c'est le temps même de l'épopée qu'il faut modifier; c'est aussi bien, en fin de compte, ses moeurs, ses idées, son décor, ses héros: il faut écrire l'Ulysse de Joyce... Mais si l'on persiste à penser qu'il est possible de lire Homère sans savoir le grec et d'en tirer autre chose que des renseignements, d'y entendre ne fût-ce qu'un écho très affaibli de l'admirable musique originale, il faut alors traduire, dans la mesure du possible et sans tomber dans l'absurde, selon la lettre même du texte. De même, il faut écouter, plutôt que lire, ainsi qu'on le faisait aux origines de l'épopée. Par la lecture à haute voix, le texte retrouve sa lenteur nécessaire, son mouvement, quelque chose de sa résonance. Du moins était-ce mon espoir, et mon ambition...

Les mêmes principes qui m'ont guidé dans cet essai de traduction président à la

présentation même du texte. Je suis convaincu qu'on peut lire l'*Odyssée* tout entière sans le secours d'aucune note et sans rien savoir de l'épopée que ce que je viens d'en dire. Rien n'est plus simple que cette fable du soldat que sépare du retour, et de sa femme, la volonté hostile des dieux. Le lecteur aura vite fait de juger, du poème, ce qui a vieilli : quelques généalogies, peut-être surajoutées d'ailleurs, des allusions mythologiques, et puis enfin, pourquoi ne pas le dire, quelques passages faibles, et encore affaiblis par la traduction. C'est pourquoi je me suis efforcé de ne dire dans cette postface que ce qui était nécessaire pour ne pas être heurté par ma tentative.

Reste que le texte de l'*Odyssée*, tel qu'il est donné de nos jours dans toutes les éditions classiques, n'est pas un texte absolument sûr : on se demande d'ailleurs comment il pourrait l'être. Les corrections et les remaniements plus ou moins considérables que l'on n'a cessé d'y apporter demeurent cependant aléatoires, et la seule solution est d'adopter le texte conventionnel; j'ai suivi, pour ma part, celui de l'édition von der Mühl, la plus récente, et n'ai expulsé de ma traduction que les vers mis entre crochets par cet éditeur. Le texte de ces vers omis se trouve d'ailleurs à la suite de la traduction. Je ne cache pas qu'il s'agit là d'une convention : à lire ces vers omis, on verra qu'elle est sans grande importance.

Je ne vais pas m'excuser sur l'échec de ma tentative toute traduction ne peut prétendre qu'au relatif. Mais je n'oublierai pas de dire que je dois beaucoup à la version de Victor Bérard, même si je m'y oppose en plus d'un point, et à celle, fort modeste et honnête, de Médéric Dufour et Jeanne Raison. Il est vrai cependant d'ajouter que je dois bien, davantage à Simone Weil qui, en traduisant quelques passages de l'*Illiade* pour une étude parue après sa mort dans *La Source grecque* (Gallimard), m'a semblé retrouver pour la première fois en français cet écho de la grandeur d'Homère que je n'ai cessé de poursuivre. Il n'était malheureusement pas question de l'égaliser.

NOTE SUR LA TRADUCTION

J'ai dit dans la postface quels principes m'avaient guidé, et je n'y reviendrai pas, sinon pour préciser quelques détails.

Grâce au *Parallel-Homer* de Schmidt (Göttingen, 1885), j'ai pu contrôler quels étaient les vers de l'*Odyssée* qui se retrouvaient deux ou plusieurs fois dans le texte, et je me suis efforcé de les faire se répéter également dans le français, quand la syntaxe me le permettait.

Dans l'ensemble, j'ai suivi l'original aussi littéralement qu'il m'a été possible; quand j'ai pris des libertés, en dehors de celles signalées expressément en note, ce sont, si j'ose dire, les mêmes libertés qu'Homère : c'est-à-dire que dans un vers où se trouvait en grec la formule « Ulysse l'endurant », s'il m'était vraiment impossible de l'insérer, je recourais à une autre, comme « le noble Ulysse ». Par exemple, je n'ai pas traduit un certain vers, comme il l'aurait dû, par « Télémaque, le fils du divin Ulysse », mais bien par « Télémaque, le fils du généreux Ulysse ». La plus hardie des libertés que je me sois autorisées dans ce sens est d'avoir rendu un vers qui signifiait: « Digne femme d'Ulysse, fils de Laërte » par « Digne femme d'Ulysse, ô vénérable Pénélope ». Si l'on admet ce que j'ai dit dans la postface du style formulaire, je pense qu'on comprendra que ces libertés n'en sont pas. Parfois aussi, toujours pour des raisons de métrique, j'ai laissé tomber une épithète.

Pour rendre l'hexamètre, je ne pouvais évidemment songer à utiliser le système appliqué si remarquablement par Jean Tardieu dans sa traduction de l'*Archipel de Hölderlin* : j'y eusse passé ma vie. Que je ne me sois pas tenu strictement au vers de quatorze pieds est peut-être un tort ; il m'est apparu cependant qu'un principe ne devait pas toujours être appliqué jusque dans ses conséquences dernières, et que l'essentiel, ici, était qu'une régularité fût maintenue, et qu'elle ne fût pas celle de l'alexandrin. Celui-ci, je l'ai utilisé de préférence pour les vers formulaires introduisant un interlocuteur, afin qu'ils passent vraiment comme un seul mot, et que l'esprit n'ait pas à s'y arrêter. Il va de soi cependant que tout ceci n'est qu'une imprudente tentative, et qu'elle exigerait d'être corrigée.